

Julie,
18 ans

PHILIE
STATION

Florence
Clerfeuille

FADM
ROMAN

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous
pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2022

Couverture réalisée par Ntetembua

1 – Fin juin 2010

— Putain, mais lâchez-moi, les Razmocket¹ !

Julie, 18 ans, le langage fleuri et les nerfs en pelote, ne supporte plus la présence de ses jeunes frère et sœur.

Matteo, à 11 ans, est déjà entré dans cette période qui paraît ne jamais vouloir finir où les garçons ne pensent qu'aux filles. À les observer, les détailler comme des morceaux de viande sur l'étal d'un boucher, les noter, les surveiller, accessoirement se moquer d'elle. Bref, il est lourd. Pour ne pas dire pénible. La jeune fille en est venue à s'enfermer systématiquement à clé, dans la salle de bains ou dans sa chambre. Malheureusement, il n'y a pas de clé pour s'enfermer sur le balcon lorsqu'elle veut prendre le soleil... et Clara, 9 ans, se laisse embarquer par son frère dès qu'il s'agit de faire une bêtise.

En l'occurrence, lui jeter de l'eau dessus.

Pas un verre, non, ce serait trop sympa. Pas un bol non plus, ni même un saladier. Un seau qui doit bien en contenir vingt litres. À se demander comment la fillette a réussi à le soulever.

Julie est folle de rage.

Bon, elle était en maillot de bain et il fait chaud, mais l'eau, elle, n'était pas vraiment à température ambiante. La sensation a été glacée.

Le temps qu'elle se relève et se jette sur la baie vitrée pour faire savoir aux deux garnements de quel bois elle se chauffe, cette dernière a été verrouillée de l'intérieur.

— Ouvre ! s'énerve-t-elle en tapant sur la vitre.

¹ *Les Razmocket* est une série télé des années quatre-vingt-dix et 2000 mettant en scène des bébés.

De l'autre côté, Matteo se marre. Clara, un bon mètre en arrière, n'en mène plus très large. C'est toujours pareil : convaincue par son frère, elle est l'exécutante de leurs mauvais coups, mais une fois que c'est fait et qu'elle voit le résultat, elle regrette. Bien malgré elle, Julie finit souvent par fondre devant son air contrit. Matteo n'aurait pas cette chance, il le sait. C'est bien pour cela qu'il met sa petite sœur en première ligne.

— Allez, ouvre !

De l'autre côté de la vitre, Matteo secoue la tête de droite à gauche avec un sourire narquois. Il est presque aussi grand qu'elle maintenant et le moins qu'on puisse dire, c'est que quand il fait cette tête-là, la main lui démange. Des claques, c'est tout ce qu'il mérite ! En attendant, c'est sur la vitre que Julie frappe. À s'en faire mal aux mains.

Quand le regard de son frère descend vers sa poitrine, dont les tétons pointent sous le tissu mouillé, sa colère augmente encore.

— Regarde ailleurs, espèce de petit con !

Cette fois, Matteo obéit, une drôle de gêne dans le regard. Il recule aussi et finit par faire demi-tour. Clara ayant disparu Dieu sait où, Julie se retrouve face à une pièce vide. Enfermée sur le balcon.

— Et merde... finit-elle par soupirer.

Elle est toujours debout, indécise et trempée, quand un mouvement à l'entrée du salon attire son attention. C'est sa mère qui rentre des courses. Aussitôt, elle l'appelle en faisant de grands gestes, mais même si elle la voit, Caroline continue son chemin vers la cuisine pour se décharger de ses sacs. Et sans doute pour tout ranger.

Bien obligée de prendre son mal en patience, la jeune fille s'assied. Sans arrêter de fulminer intérieurement.

Un bruit juste derrière elle la fait finalement se retourner : sa mère essaie d'ouvrir la baie vitrée et découvre qu'elle est verrouillée.

— Qu'est-ce que tu fais enfermée sur le balcon ? s'étonne-t-elle après avoir ouvert.

— À ton avis ?! Demande-toi aussi pourquoi je suis trempée, tant que tu y es !

Et sans un mot de plus, Julie rentre dans l'appartement, hors d'elle.

Caroline soupire. Encore une belle soirée qui s'annonce...

2 – Fin juin 2010

Comme prévu, le dîner a été une épreuve pour tout le monde. Lorsqu'Andrea est finalement rentré de sa journée interminable au cabinet, Caroline a battu le rappel dans les chambres. Julie, boudeuse, lui a lancé ce regard assassin qui lui est devenu coutumier. Matteo a vite refermé le magazine qu'il était en train de lire avant de se lever, ce qui n'a pas manqué de la surprendre.

Depuis quand est-ce qu'il lit ? Et surtout, depuis quand est-ce qu'il obéit aussi vite ?

Quant à Clara, occupée à un puzzle, elle a répondu ce « J'arrive » qui, de tout temps et partout, signifie d'abord « Pas tout de suite ».

Bref, les filles se sont fait attendre, ce qui avait déjà mis les parents sous pression. Si encore elles avaient été de bonne humeur... Mais c'était manifestement trop demander. En tout cas à Julie. Arrivée la dernière, elle s'est retrouvée assise à côté de son frère, qu'elle a superbement ignoré pendant tout le repas. Comme tous les autres convives, d'ailleurs. À aucun moment, elle n'a ouvert la bouche. Son silence a plané sur la table, lourd comme un ciel d'orage.

Quand elle s'est levée avant tout le monde pour reprendre la direction de sa chambre, Andrea a craqué.

— Tu n'es pas à l'hôtel, ici ! Tu es priée d'aider à débarrasser !

— Ils n'ont qu'à le faire, les deux, là, a lancé la jeune fille sans se retourner.

— Julie ! Reviens ici tout de suite ! C'est quoi, cet exemple que tu leur donnes, aux deux, là, comme tu dis ?

— Parce que tu crois qu'ils ont besoin d'un exemple pour faire des conneries ? a-t-elle explosé en lui faisant face. Ils

arrêtent pas de me faire chier, tous les deux. Pourtant, est-ce que je les emmerde, moi, hein ? Non ! Je veux juste qu'ils me foutent la paix ! C'est trop demander ?

Quelques secondes plus tard, le claquement d'une porte a résonné dans tout l'appartement. Et sans doute aussi dans ceux d'à côté.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? a demandé le père de famille aux deux plus jeunes.

— Ah, moi, rien du tout ! a tout de suite réagi Matteo.

— Et qu'est-ce que tu as suggéré à ta sœur ?

Là, le garçon s'est troublé.

— J'y suis pour rien si elle fait tout ce que je dis.

— Mais encore ?

— J'ai jeté de l'eau sur elle, a avoué Clara en baissant la tête.

— Le balcon était trempé, a précisé Caroline. Et Julie enfermée dehors.

Andrea a pris sur lui pour ne pas s'énerver. Pourtant, bon sang, ce n'était pas l'envie qui manquait ! Il a tout de même confisqué le téléphone portable de Matteo et ordonné aux deux enfants d'aller se coucher.

— Et sans râler ! a-t-il ajouté avant que son fils n'ait eu le temps de prononcer un mot.

Le garçon se l'est tenu pour dit, mais dès qu'il a pu rejoindre sa chambre à son tour, une porte a de nouveau claqué. Moins fort que lors du départ de Julie, mais tout de même. Caroline a tenté de prendre les choses avec humour.

— Il a encore des progrès à faire pour atteindre le niveau de sa sœur.

Mais Andrea n'était pas d'humeur à rire.

— Il va vraiment falloir trouver une solution : je ne vais jamais supporter ça pendant tout l'été.

Le problème des vacances scolaires, c'est que les trois enfants sont à la maison. Insupportable. Surtout ces derniers temps. Entre Julie et Matteo, les choses oscillent entre chamailleries (relativement) bon enfant et conflits ouverts. Ils

n'en sont pas encore venus aux mains, mais la tension ne fait que monter. Jusqu'à quand ? Et jusqu'où ?

— Ça ira peut-être mieux après les résultats du bac, a tenté Caroline.

Son mari n'a fait que hausser les épaules.

— Elle va l'avoir, son bac. Et elle est de toute façon inscrite dans son école. Franchement, ce n'est pas ça, le problème.

Il a eu l'air d'hésiter un peu, puis il a lancé :

— Son père ne pourrait pas la prendre pendant tout l'été ?

3 – Fin juin 2010

Au téléphone, Philippe ne cache pas sa surprise.

— Que Julie passe tout l'été avec moi ? Ça vient d'elle, ça ?

— Non. C'est juste que... C'est insupportable, à la maison. Avec Matteo, il y a sans arrêt des problèmes.

— Et en quoi ça me concerne ?

Caroline soupire. Le père de Julie a raison, d'une certaine manière : que ses trois enfants à elle aient du mal à cohabiter, ce n'est pas son problème. Mais bon sang, que sa fille à lui ne baigne pas dans la sérénité, ça devrait le toucher, non ? Elle sait bien qu'il n'a jamais été très investi comme père, mais ce n'est pas comme si elle l'avait souvent sollicité. Il pourrait faire un effort.

— Écoute, Phil, je te demande juste si c'est possible. Si tu peux me rendre ce service. Ce n'est plus comme quand elle avait 7 ou 8 ans ; tu peux la laisser toute seule chez toi et faire ta vie. À moins que ce soit ça, le problème ? T'as quelqu'un, en ce moment ?

— Non. Enfin, comme toujours, quoi. Je vois une fille de temps en temps.

— Alors, Julie peut s'installer chez toi pendant deux mois, non ?

Deux mois. Il n'a jamais cohabité avec sa fille aussi longtemps. Pas avec grand-monde d'autre d'ailleurs. Hormis Caroline, avec laquelle il a tenté la vie de couple dans sa jeunesse, il n'a guère fait que papillonner. La vie à deux, ce n'est pas son truc. À trois ou quatre non plus ! Il a tenté la colocation quand Caroline et lui se sont séparés ; l'expérience a viré au cauchemar. C'est bien simple : il ne supporte pas de partager son lieu de vie vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même avec un animal, ce serait impossible !

Mais bon, deux mois, c'est déjà arrivé. Avec une fille ou deux. Alors, peut-être qu'avec la sienne, ça pourrait le faire ?

Le truc, c'est que...

— Je ne suis pas à Paris pendant tout l'été. Je vais passer un mois en Haute-Savoie.

— Eh ben emmène-la !

C'est vraiment sorti comme un cri du cœur. La mère de famille en est à un point où tout ce qui compte, c'est que la paix revienne chez elle. Alors, que sa fille aînée soit à Paris ou ailleurs, qu'est-ce que ça peut faire ? Comme l'a justement fait remarquer Andrea, l'inscription dans son école est déjà faite. Et elle va continuer à vivre chez eux. Rien que d'y penser, Caroline sent la fatigue l'envahir.

On n'est pas au bout de nos peines...

L'exclamation de Philippe la ramène au présent.

— Mais elle va péter un plomb ! C'est une fille de la ville, Julie ! En plus, je vais filer un coup de main dans un refuge. En pleine montagne. Qu'est-ce que tu veux qu'elle y fasse ?

— Elle ne peut pas y bosser aussi ? Ça lui ferait du bien. Et puis, elle qui a toujours besoin d'argent, ça pourrait la motiver.

— Je fais ça bénévolement. Le copain qui tient le refuge n'a pas vraiment le budget pour embaucher quelqu'un.

Une idée germe alors dans l'esprit de la mère de famille. Comme quoi, quand on est vraiment coincé (et surtout très motivé), on trouve des solutions.

— Écoute, je le lui fournis, moi, le budget. Vous serez logés et nourris, non ?

— Oui.

— OK. À trois cents euros la semaine, je me débrouille pour motiver Julie. Ça te va ?

Son interlocuteur reste un moment sans voix. Caroline a toujours été une personne énergique qui prenait les choses en main. C'est un peu comme ça qu'il s'est retrouvé père, d'ailleurs. Il s'est laissé convaincre. Bon, il ne l'a jamais totalement regretté, mais ne s'est pas trop senti concerné non

plus. Une espèce de fatalisme le saisit.

Après tout, ça pourrait même être assez drôle, cette expérience.

— Laisse-moi vérifier que c'est OK pour le gars qui tient le refuge.

4 – Fin juin 2010

Le surlendemain samedi, Philippe appelle sa fille et lui propose un déjeuner au restaurant.

— Il y a un nouveau resto indien dans mon quartier. Je me suis dit que ça te plairait de le tester.

— Mais carrément ! Quand ça ?

— Aujourd’hui ?

— Yes !

— OK. Alors, on se retrouve au métro en bas de chez moi. Midi et demi.

La jeune fille jubile. Non seulement elle a une bonne raison d’éviter le repas en famille, mais en plus, son père l’emmène dans un restaurant indien. C’est sa cuisine préférée, mais c’est surtout aussi celle de Matteo. Sûr qu’il va faire la tête !

— Maman ! crie-t-elle depuis la porte de sa chambre. Je ne suis pas là ce midi ; papa m’emmène manger indien.

En appuyant sur le dernier mot, elle a fixé la porte de la chambre de son frère.

Bien fait pour toi petit con...

— OK, répond sa mère. Tu lui diras bonjour de ma part.

Ce que Caroline ne dit pas, c’est qu’elle s’est entretenue avec Philippe le matin même. Tout est prévu. Le responsable du refuge a donné son accord pour que Julie soit de la partie. Il est aussi partant pour lui faire croire qu’il va la payer au noir. Pas étonnant de la part d’un copain du père de la jeune fille ! Mais bon, personne ne va s’en plaindre : ça va faciliter les choses.

Il ne reste plus qu’à espérer que Julie soit d’accord : concrètement, il serait tout de même compliqué de l’obliger à faire quoi que ce soit...

— J’ai cru comprendre que c’était tendu chez ta mère,

lance Philippe dès qu'ils sont installés devant leur menu.

— M'en parle pas. Je les supporte plus, les autres, là !

— Tu veux parler de ton frère et ta sœur ?

— Évidemment ! De qui d'autre ?

— Je sais pas.

La jeune fille hausse les épaules.

— Avec maman, ça va. Enfin, elle me saoule de temps en temps, mais c'est toujours parce que les autres m'ont énervée et que je pète un plomb.

— Et ton beau-père ?

D'une certaine manière, Philippe est bien content qu'Andrea ait endossé ce rôle dès la petite enfance de Julie. Au quotidien, c'est lui qui gère les emmerdes qui se présentent forcément quand on a des gosses. Que les deux s'entendent bien, ça l'arrange. Même si lui-même ne s'est jamais senti aucun atome crochu avec ce médecin généraliste, un peu trop conformiste à son goût.

Julie prend le temps de manger un peu avant de répondre.

— Tu sais comment c'est : il bosse comme un taré.

— Tu le vois quand même.

— Oui. Je crois qu'il essaie surtout de ne pas prendre parti. S'il était honnête avec moi, il serait d'accord avec le fait que Matteo est chiant.

— Du coup, ça te ferait du bien d'aller voir ailleurs.

La jeune fille acquiesce à s'en démonter les cervicales.

— J'ai la solution à ton problème ! lance alors Philippe avec enthousiasme.

— Ah oui ?

— Oui. Non seulement tu prends le large, mais en plus, tu te fais de l'argent de poche.

Julie éclate de rire.

— C'est le nirvana, ton truc ! Et concrètement, ça donne quoi ?

Philippe sort son téléphone portable de sa poche. Jusque-là, tout se passe bien. Il a suscité l'intérêt de sa fille. Il faut bien dire que vu comme il lui a présenté les choses,

l'inverse aurait été difficile. Maintenant, il faut porter le coup de grâce en lui montrant quelques images des alentours du refuge. Lui-même y a séjourné à plusieurs reprises depuis qu'il se rend régulièrement en Haute-Savoie. La bâtisse surplombe un lac de montagne aux eaux sombres. Elle se trouve sur les flancs d'une combe isolée de tout, dans laquelle les brebis et les chamois sont bien plus nombreux que les humains.

Le cadre va forcément la faire craquer.

5 – Fin juin 2010

Lorsque la jeune fille rentre chez elle en fin d'après-midi, elle est euphorique. Bon, d'accord, il va falloir quitter Paris et ses copines pendant plus de trois semaines. Mais bon, ce n'est pas pour toute la vie non plus. Et puis surtout, se débarrasser de ses Razmoket de frère et sœur, ça n'a pas de prix. Deux mois ! Elle va passer deux mois sans eux ! Si ce n'est pas une bonne nouvelle, elle ne sait pas ce que c'est.

En plus, elle va se faire de l'argent de poche. Seconde bonne nouvelle ! Surtout que, d'après ce que lui a dit Philippe, ce qu'elle aura à faire ne sera pas bien compliqué. Servir les touristes qui viennent manger au refuge, n'importe quel imbécile peut le faire. Passer le balai dans les chambres aussi. Évidemment, ce n'est pas passionnant. Mais là, au moins, elle le fera dans un but précis. Elle y gagnera quelque chose.

Pas comme à la maison.

En plus, elle va passer deux mois avec son père. Ce sera la première fois qu'ils se côtoient aussi longtemps. Pour le coup, est-ce que c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ? La jeune fille est bien incapable de le dire. Philippe, pour elle, c'est une espèce d'oncle amélioré. Un homme qu'elle voit régulièrement, mais auquel elle ne se sent finalement pas si attachée. Alors, on verra bien. Pas la peine de se prendre la tête pour ça.

Une fois n'est pas coutume, lorsqu'elle arrive, Andrea est là. Il prépare ces pâtes fraîches dont il a le secret. La cuisine, c'est sa façon à lui de se détendre, d'oublier temporairement sa casquette de toubib. La perspective d'un dîner italien fait saliver la jeune fille. Deux bons repas dans la même journée, que demander de plus ?

— Ça s'est bien passé, avec ton père ? demande-t-il innocemment.

— Carrément ! D'ailleurs, je fais mes valises. Je vais passer tout l'été avec lui.

Son beau-père retient in extremis un soupir de soulagement.

— Ah oui ? fait-il négligemment.

— Oui. Et dès que j'ai les résultats du bac, on se casse.

À l'origine, Philippe avait prévu de quitter la capitale dès le premier vendredi soir de juillet, mais les résultats ne sont diffusés que le mardi 6. Bon, il n'y a aucune raison que Julie n'ait pas obtenu son sésame vers l'enseignement supérieur. La seule vraie inconnue concerne la mention qu'elle va obtenir. Elle n'en vise aucune en particulier : la course à l'excellence, ça n'a jamais été pour elle. Mais elle a entendu sa mère et son beau-père évoquer le fait qu'ils pourraient lui donner une certaine somme pour la féliciter de sa réussite. Et son montant dépendrait de sa mention.

Mine de rien, ça l'a motivée pendant ses révisions !

Non, ce qui est vraiment important, et qui fait qu'elle tient absolument à rester jusqu'au mercredi à Paris, c'est que le mardi soir, elle va le fêter, son bac. Avec les copains. Et pour le coup, être installée chez son père, c'est le top : il est beaucoup plus cool que Caroline et Andrea sur les horaires de sortie.

Bref, ce début d'été s'annonce sous les meilleurs auspices.

Julie en oublie de fermer à clé la porte de sa chambre. De la fermer, tout court. Elle prépare ses bagages en hurlant du Stromae :

— Ça t'prend les tripes, ça te prend la tête / Et puis tu pries pour qu'ça s'arrête / Mais c'est ton corps, c'est pas le ciel / Alors...

En faisant demi-tour, elle se retrouve face à Clara, qui lui jette un regard triste en serrant sa peluche préférée contre elle.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu pars ?

Aussitôt, l'enthousiasme de la jeune fille baisse d'un cran. C'est plus fort qu'elle. Même s'ils la rendent chèvre, les Razmokat, comme elle les appelle, elle les aime. Évidemment qu'elle les aime. Enfin, surtout Clara. Cette année, elle a

exactement le double de son âge. Ça lui a fait tout drôle. L'impression d'être presque une seconde maman pour sa petite sœur.

— Oui, je vais chez mon père.

— Et tu reviens quand ?

— Juste avant la rentrée.

Les yeux de la fillette s'agrandissent.

— Mais c'est loin ! s'écrie-t-elle.

Son désarroi est palpable. Julie soupire et se laisse tomber sur son lit. Aussitôt, la petite vient se réfugier dans ses bras.

— Tu téléphoneras ?

— Bien sûr. Enfin... Quand ce sera possible ! On va partir en montagne ; pas sûr que les portables passent.

6 – 7 juillet 2010

— Julie ! Qu'est-ce que tu fous ?! Dépêche-toi ! Le train est dans moins de deux heures !

Tout en parlant, Philippe martèle la porte de la salle de bains. Pas énervé, non, au bord de la crise de nerfs. Hier soir, Julie a fêté le bac avec ses copains. Il n'a pas voulu lui donner une heure de retour, jugeant qu'il était préférable de lui faire confiance. Après tout, à 18 ans, elle est censée être adulte, non ? Bon, s'il avait pris le temps de se remémorer la façon dont lui-même a célébré cet examen au même âge, il aurait compris. Mais non. En l'occurrence, il s'est borné à rappeler à sa fille l'heure de leur train pour Annecy.

— Il faut qu'on parte d'ici à 9 h, lui a-t-il précisé.

Oui, il a été sympa, il n'a pas réservé dans le premier train de la journée. Cela dit, 9 h, quand on est rentré un peu éméché à 7 h, c'est quasiment mission impossible.

— Je me sèche les cheveux et j'arrive, répond une voix gutturale derrière la porte.

Bon sang, qu'est-ce qu'elle a bien pu faire pour avoir une voix pareille ce matin ?!

— Pas question ! T'as pas le temps ! Sors de là, on y va.

— Mais t'as dit que le train était dans deux heures !

— J'ai dit moins de deux heures. Et on a près d'une heure de transport jusqu'à la gare. Il est 9 h 10 ; on devait partir à 9 h !

Heureusement qu'il a tout de même senti le coup venir et prévu large.

Enfin, la porte s'ouvre sur une Julie qui a tout du zombie. Est-ce qu'elle va réussir à tenir debout jusqu'au train, rien n'est moins sûr. Heureusement qu'elle dispose d'une valise à roulettes ; elle serait incapable de porter un sac.

— Allez, hop, on est partis !

Tout le long du trajet jusqu'à la gare, la jeune fille ne dit pas un mot. Pas qu'elle fasse la tête, non. C'est plutôt qu'elle a besoin de toute son énergie pour mettre un pied devant l'autre et qu'elle ne peut pas la dilapider en paroles. Philippe la regarde en biais. Elle lui ferait presque pitié. Presque. Il ne faut pas exagérer non plus. Personne ne l'a obligée à faire nuit blanche. Et puis, il ne l'a pas prise par surprise, elle savait ce qui l'attendait.

C'est sans doute pour ça qu'elle ne moufte pas non plus.

Enfin, ils arrivent dans le TGV. Largement dans les temps : les portes fermeront cinq minutes plus tard. Julie se laisse tomber sur son siège et ferme aussitôt les yeux. Pas sûr qu'elle les rouvre avant qu'ils soient arrivés à destination !

Philippe soupire. De soulagement. Au moins, ils n'ont pas raté le train. À l'arrivée, ils seront moins pressés. Pierre, le responsable du refuge, ne sera pas là pour les accueillir puisqu'il est déjà dans son antre, mais il va leur envoyer quelqu'un. Un pote à lui, que Philippe ne connaît pas. Il va les héberger ce soir, au Petit-Bornand. Et demain, direction le lac de Lessy. Rien que d'y penser, Philippe a le sourire. Cet endroit, il l'adore.

Une petite voix lui susurre malgré tout que faire grimper Julie jusque-là risque de ne pas être une partie de plaisir. Déjà, il va falloir qu'elle abandonne sa valise au profit d'un sac à dos. Sans doute qu'elle diminue drastiquement la quantité de vêtements à emporter. Ensuite, il va falloir qu'elle trouve l'énergie d'avalier les près de mille mètres de dénivelé qui séparent le village du refuge. Pas dit que tout ça se fasse avec le sourire.

Alors, plus elle dort maintenant et mieux c'est !

7 – 7 juillet 2010

Lorsque l'annonce d'arrivée en gare d'Annecy retentit dans les haut-parleurs, Philippe se décide à réveiller Julie. Elle a dormi comme une souche pendant tout le trajet, la tête appuyée sur la vitre. Cela devrait suffire à la remettre d'aplomb : à son âge, on récupère vite !

Un grognement irrité répond à ses tentatives.

— Ju, il faut se réveiller. On arrive.

— Oh non, pas déjà...

— Eh si ! Regarde.

Avec difficulté, la jeune fille ouvre des yeux éteints et tourne la tête vers l'extérieur. Son père a raison, ils sont bien dans les faubourgs annéciens. En grognant de plus belle, elle se met à s'étirer. Se frotte le visage. Tend les bras au-dessus du fauteuil de devant, mains croisées. Et finalement se tourne vers Philippe.

— J'ai faim !

Son père éclate de rire, plutôt content : quand Julie a faim, c'est que tout va bien.

— On achètera un sandwich à la gare.

C'est donc en tirant sa valise d'une main et mordant à pleines dents dans un sandwich au poulet de l'autre que la jeune fille suit Philippe vers la sortie.

Alors qu'ils sont tous deux sur le parvis, un peu indécis, un homme s'approche.

— Philippe ?

— Oui.

— Michel, fait l'autre en lui serrant la main. Vous avez fait bon voyage ?

— Nickel. Je te présente Julie, ma fille.

La concernée, la bouche pleine, se contente de hocher la tête en serrant la main qu'on lui tend. Entre la nourriture et la

politesse, elle a choisi.

— Tu montes au refuge, toi aussi ? lui demande leur chauffeur tout en chargeant leurs bagages dans son coffre.

— Ben oui.

— Avec une valise ?

— Pierre m'a dit qu'il avait laissé chez toi des sacs à dos pour nous, intervient Philippe.

— Oui, mais de là à pouvoir y faire rentrer tout ce qu'il y a là-dedans, il y a une marge ! se marre l'autre.

Julie, trop occupée à manger, ne réagit même pas. Elle savoure le croquant de la croûte du pain, la fraîcheur de la salade, le moelleux du blanc de poulet. Son estomac chahuté par l'alcool la nuit précédente apprécie de recevoir un peu de nourriture solide. Et saine. Pas des cacahuètes, quoi !

Depuis l'arrière de la voiture, la jeune fille observe les lieux. Elle sait que son père vient de plus en plus souvent dans la région. Depuis qu'il s'est pris de passion pour le parapente, en fait. Mais pour elle, c'est une découverte. Ils sont bien déjà partis en vacances tous les deux, mais plutôt à l'étranger. Comme si Philippe voulait faire de chacun de leurs séjours quelque chose d'un peu extraordinaire. Avec sa mère et le reste de la famille, elle a plus souvent visité la France, mais jamais cette région.

Au fil des kilomètres, la voiture monte en altitude. Julie admire les sommets alentour. Les trouve majestueux. Imposants. Le genre d'élément de la nature qui ne peut qu'inspirer le respect. Même quand on est une citadine pure souche.

— On arrive ! lance Pierre à l'entrée du Petit-Bornand.

Finalement, la voiture s'arrête devant une construction en bois au toit pentu posée sur un sous-sol en béton. À l'étage, un balcon ouvragé accroche le regard de la jeune fille. C'est exactement comme elle pouvait se l'imaginer.

— Bienvenue chez moi !

Philippe se sent gagné par l'enthousiasme. Chaque fois qu'il revient dans la région, il est saisi par la même impression :

celle d'être chez lui. Lui qui est né et a grandi à Paris ! Quelque chose, quelque part au fond de lui, résonne avec cet endroit. Et comme de plus en plus souvent, l'idée de venir s'installer en Haute-Savoie lui traverse l'esprit. Un jour, peut-être. En attendant, il va falloir faire comprendre à sa fille dans quoi elle s'est embarquée exactement...

8 – 8 juillet 2010

L'ami de Pierre regarde Philippe et Julie s'éloigner, sac au dos. Il leur a souhaité bonne route, mais c'est plutôt « Bon courage » qu'il avait envie de leur dire. Autant à l'un qu'à l'autre ! Julie parce qu'elle n'est clairement ni habituée à randonner ni consciente de ce que représentent trois heures de marche, et Philippe parce qu'il va devoir la supporter, la donzelle. Mais bon, ce ne sont pas ses affaires.

Lui, il a juste une valise à demi-pleine à stocker dans son sous-sol.

Julie n'a pas trop râlé ce matin. Pas l'énergie, peut-être ? Il faut dire qu'elle a bien donné la veille au soir ! Déjà en découvrant la taille du sac à dos dans lequel elle allait devoir faire rentrer ses affaires. Puis en réalisant que même s'il était beaucoup trop petit, une fois plein, il pesait un âne mort sur ses épaules. Alors, quand son père a voulu la faire lever à 6 h pour un départ à 7, elle a posé son veto.

— Hors de question ! Je suis en vacances, je ne me lève pas à 6 h !

— En vacances ? Je te rappelle que ce n'est pas pour faire du tourisme qu'on va au refuge, c'est pour y bosser.

— Et alors ? Pour l'instant, on n'y est pas. Tu m'as dit qu'il y avait trois heures de trajet. Si on part à 9 h, on sera là à temps pour servir le repas de midi.

Finalement, ils sont tombés d'accord sur un départ à 8 h. Pierre a eu le bon goût de ne rien dire pendant la négociation. Ce matin non plus, d'ailleurs. Il a laissé les Parisiens se préparer comme ils l'entendaient. Après tout, ce n'étaient pas ses oignons. Il a tout de même eu une pensée pour son copain Pierre, qui allait devoir se coltiner les deux zouaves pendant trois semaines...

Le père tient la route, mais alors, la fille... Ça ne va pas être triste !

Pour l'instant, la fille a malgré tout le sourire. Il fait beau, mais pas encore chaud ; le cadre est juste exceptionnel et le sac ne pèse pas encore trop sur ses épaules.

À ses côtés, Philippe cale ses enjambées sur celles de Julie. Il n'est pas question de la dégoûter tout de suite. Parce qu'ils n'ont pas le choix : il faut qu'elle les tienne, les trois heures de marche. À se demander, d'ailleurs, si ce ne seront pas plutôt quatre. Mais bon, pour l'instant, elle a l'air contente d'être là, il faut en profiter.

La première heure se passe plutôt bien. Julie s'arrête souvent, mais pour admirer le paysage et s'enthousiasmer.

— On est déjà vachement haut ! s'exclame-t-elle régulièrement.

Bien sûr, ils montent. Relativement vite, en effet. Enfin... C'est l'impression qu'elle a. Dans les faits, Philippe a vraiment l'impression de se traîner par rapport à d'habitude. Il faut dire que le plus souvent, il est accompagné par des Haut-Savoyards pur jus qui crapahutent sur les flancs de montagne depuis leur première paire de chaussures. Forcément, ils ont l'entraînement. Le rythme n'est pas le même.

— Tiens, bois, fait-il à chaque arrêt. Deux ou trois gorgées.

Les premières fois, Julie a refusé. Pas soif. Son père a insisté : justement, il fallait boire avant d'en ressentir le besoin, pour éviter la déshydratation. Parce que, mine de rien, le soleil est en train de monter, et quand il va dépasser le sommet qui les protège pour l'instant de ses rayons, ils vont le sentir passer. Maintenant, elle ne dit plus rien, attrape la gourde et boit.

Son sourire n'est plus qu'un souvenir. Son pas a sacrément ralenti. Il faut dire que ses Vans ne sont pas les meilleures chaussures au monde pour faire face à l'environnement dans lequel ils se trouvent.

Il reste la moitié du chemin. Pas sûr qu'ils arrivent vraiment à destination avant midi...

9 - 11 juillet 2010

Trois jours que Philippe et Julie sont arrivés au refuge de Lessy. Cela ne s'est pas fait sans peine ; la jeune fille a passé la dernière heure de montée à râler en mode gamin de 3 ans : « C'est quand qu'on arrive ? » Son père a fait de son mieux pour l'encourager, mais la montagne étant ce qu'elle est, souvent, quand on arrive à ce qui semblait être un sommet, on se rend compte qu'il faut encore grimper. L'itinéraire qu'ils ont suivi ne fait pas exception. Alors, même si pour rejoindre le refuge dans la combe, on finit par descendre, le découragement peut vite arriver.

Sans compter que la descente, même si elle est courte, n'est pas non plus de tout repos avec un sac sur le dos.

Bref, à leur arrivée, il a bien fallu une heure à Julie pour se remettre de ses émotions. Le temps aussi d'engloutir un litre d'eau. Mais depuis, les choses se passent plutôt bien. Chaque matin, la jeune fille se lève sans problème pour assurer le service du petit déjeuner. Puis elle fait le ménage dans le dortoir. Ensuite, pause jusqu'au service du midi, qu'ils assurent tous les deux. Rangement de la vaisselle, dont le lavage est assuré par Philippe. Temps libre jusqu'au dîner, puis rebelote. Le soir, elle ne se fait pas prier pour aller se coucher. L'altitude doit la fatiguer.

Quand elle a découvert que son portable ne captait pas, ils ont frôlé l'incident. Heureusement, un groupe de chamois a eu la bonne idée d'apparaître sur le versant opposé de la combe. Tous les présents sont passés en mode observation, faisant passer les jumelles de main en main. Parfois, les ados sont comme les tout petits : un rien peut les faire changer d'humeur.

Pierre, lui, est équipé d'un téléphone satellite, mais on le réserve pour les urgences et l'administration du refuge. D'ailleurs, il vient de passer une commande au boulanger du

Petit-Bornand.

— Il n’y a pas de réservations pour aujourd’hui. Vous allez pouvoir descendre tous les deux, leur dit-il lorsque les touristes de la nuit sont partis.

— Descendre ? s’étonne Julie.

— Ben oui, au village. Pour récupérer le pain frais. Et du fromage, aussi.

La jeune fille ouvre de grands yeux, ce qui ne manque pas d’entraîner le rire du responsable du refuge.

— Qu’est-ce que tu croyais ? Que l’hélico allait se déplacer pour me livrer trente kilos de marchandises ? lance-t-il avant de disparaître dans sa cuisine.

— Il est sérieux, là ? demande Julie à son père.

— Évidemment.

— Mais... Tu m’avais jamais dit qu’on allait jouer les sherpas !

Philippe hausse les épaules, mode mauvaise fois activé à fond.

— Je ne pensais pas que c’était nécessaire. Ça paraît évident, non ? Il faut bien s’approvisionner. Et le magasin le plus près, ben, il est en bas. Il n’y a que dans les pubs que les marmottes produisent des trucs².

Cette fois, Julie en est sûre, son paternel a fumé la moquette. La preuve : il n’y en a pas un centimètre carré dans le refuge.

— Ah oui, c’est vrai que t’es trop jeune pour la connaître, celle-là, conclut Philippe devant le regard plus que dubitatif de sa fille. Mais bon, ça ne change rien au fait qu’on va descendre. Réjouis-toi : on va se poser dans un resto pour le déjeuner. Pour une fois, ce n’est pas nous qui assurerons le service.

Se réjouir. Il en a de bonnes, lui ! Descendre au village, OK. Manger au resto, carrément. Mais après, il va falloir

² Cf. une publicité pour le chocolat Milka, en 1998 : « Et la marmotte, elle met le chocolat dans le papier d’alu... »

remonter. Et pas à vide, manifestement. Pierre a parlé de trente kilos de marchandises. Il plaisantait, non ? Comment est-ce qu'ils pourraient porter trente kilos à deux ?

Son père la tire de ses réflexions en lui tendant un sac à dos immense.

— Allez, on y va ! lance-t-il gaiement.

10 – 11 juillet 2010

Sur la crête de la combe, surplombant d'un côté le lac de Lessy et de l'autre la vallée vers le Petit-Bornand, Philippe et Julie prennent le temps de faire une pause. Pas trop longue tout de même : ils ne sont pas au bout de leurs peines, loin de là ! Mais il faut savoir apprécier les bons moments et s'en mettre plein les yeux lorsque l'occasion se présente.

— C'est beau, non ? fait le père.

— Ouais. Je suis vraiment contente d'être là, tu sais. C'était une super idée.

Philippe est trop ému pour répondre. Il ne pensait pas qu'il aurait autant de plaisir à partager ces moments avec sa fille. Alors, plutôt que de laisser entrevoir des trémolos dans sa voix, il préfère prendre le chemin de la descente.

Bien que ses chaussures ne soient pas les meilleures au monde pour ce type d'activité, Julie prend plaisir à marcher. Elle n'a jamais vraiment pratiqué de sport en dehors des heures obligatoires au lycée. Ou alors en dilettante, pour voir. Enfin... Pour qu'on lui foute la paix, surtout ! Là-dessus, la position d'Andrea est bien celle d'un médecin. Un esprit sain dans un corps sain, tout ça, tout ça... Bref, elle a fait un peu de tennis. Pendant une année. Du handball. Là, elle n'a tenu qu'un trimestre. Et puis de la danse modern jazz. Mais là, c'est parce qu'il y avait deux copines dans le même cours. Pour la motivation, ça aide !

Pour la première fois, la jeune fille apprécie la sensation de son corps qui se meut. De ses muscles qui travaillent. Pour un peu, cela lui donnerait envie de se mettre vraiment au sport !

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demande son père.

— Tu ne devineras jamais !

— Alors, dis.

— Tout ça, ça me donne envie de faire du sport. Incroyable, non ?

Philippe se retourne vers elle et manque de s'étaler en butant contre une pierre, ce qui déclenche un vrai fou rire chez Julie.

— Je sais, arrive-t-elle enfin à articuler, c'est surprenant ! Mais quand même...

Au fil de la descente, le sentier s'est élargi. Désormais, ils avancent côte à côte. C'est un moment de communion un peu étrange. Auquel ils ne sont pas habitués, en tout cas. Une occasion d'aller au-delà de leurs conversations habituelles.

— C'est mon arrivée qui a mis le bazar entre maman et toi ? demande la jeune fille.

Son père se tourne vers elle, sourcils levés et bouche ouverte.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

— Ben, vous vous êtes séparés assez vite. J'avais que 2 ans.

— Oui, mais...

Philippe réfléchit. Chose qu'il n'a jamais tout à fait pris le temps de faire depuis cette époque-là. Caroline a été sa plus longue relation amoureuse. Ils se sont connus lorsqu'il était au lycée. Elle était la sœur aînée de son meilleur copain, Denis, et elle avait l'énorme avantage de posséder sa propre voiture. Au souvenir des innombrables fois où ils l'ont embarquée dans des sorties un peu foireuses, il ne peut pas retenir un sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demande Julie.

— Rien. Enfin, si. Tu sais que j'ai d'abord été pote avec ton oncle.

— Oui. Vous vous êtes rencontrés au lycée.

— Voilà. Les premiers temps, Caro, je ne la calculais même pas. C'était réciproque, d'ailleurs. Et puis, elle a passé le permis. Et ses parents lui ont acheté une voiture. Une R5 beige. À deux portes. Ce détail a son importance, crois-moi ! ajoute-t-il en voyant l'air dubitatif de sa fille. Atteindre la banquette arrière quand on avait trop bu, c'était tout un art !

Julie en croit à peine ses oreilles. C'est bien la première fois

qu'elle a droit à ce genre de confiance. Le privilège de la majorité, sans doute !

— Vas-y, continue, fait-elle.

11 – 11 juillet 2010

Tout heureux de se replonger dans ces souvenirs, Philippe ne se fait pas prier. Il raconte comment il a fini, alors que lui-même venait de décrocher son bac, par s'intéresser à Caroline autrement. Elle n'était plus seulement la grande sœur de son pote, plus seulement la fille qui pouvait les conduire là où ils voulaient tant qu'ils lui payaient les frais d'essence. Elle était devenue Caro. Une fille attirante. Drôle. Un peu intimidante parfois, avec ses quatre ans de plus et sa vie d'étudiante.

Quand ils se sont installés ensemble, lui-même finissait son IUT d'informatique. Elle avait justement décroché un poste d'assistante de direction dans une société de services en ingénierie informatique. Mais ils ne voulaient pas travailler dans la même entreprise, alors il s'est fait embaucher ailleurs.

— T'étais jeune quand je suis née, le relance Julie, ne perdant pas de vue sa question initiale.

— Relativement, oui : 24 ans. C'est sûr que c'est plus ta mère qui avait été à la manœuvre pour qu'on ait un enfant.

— T'as déjà regretté ?

— Non.

— Mais t'as jamais eu envie d'en avoir un autre.

— Non plus, en effet. Mais aucune autre femme ne me l'a proposé.

— Et donc, c'est à cause de moi que vous vous êtes séparés ?

Cette fois, Philippe est prêt à répondre. Se replonger dans ces années-là lui a fait comprendre son cheminement. C'est finalement assez simple. Il a été très amoureux de Caroline, mais c'était un amour de jeunesse. À 25-26 ans, il ne se voyait tout simplement pas passer tout le reste de sa vie avec la même femme. Elle rêvait d'une famille nombreuse, de stabilité. Pas

lui.

— Non. On ne voyait pas notre avenir de la même façon, c'est tout. Mais ça ne nous a pas empêchés de rester amis.

Julie hoche la tête. C'est vrai. Elle en connaît, des jeunes de son âge, dont les parents sont séparés. Il y en a même un paquet. À se demander si ce n'est pas la majorité. Et la plupart du temps, les relations entre les deux adultes sont compliquées. Pour ne pas dire tendues. Quand ce n'est pas carrément la guerre. Ses parents à elle ont toujours fait exception. Jamais elle n'a entendu l'un des deux critiquer l'autre.

Pourtant, Dieu sait qu'ils sont différents ! La preuve : jamais Caroline ne l'aurait entraînée dans cette histoire de refuge.

D'ailleurs, ça y est, ils sont arrivés au village. Philippe se dirige d'un pas décidé vers l'arrière d'une boulangerie.

— Il y a quelqu'un ? lance-t-il en ouvrant une porte.

Un cri indistinct retentit à l'intérieur. Julie lève le nez pour regarder au-dessus de l'épaule de son père et aperçoit un homme au crâne rasé et aux bras couverts de tatouages. Un peu de farine, aussi. Le boulanger, sans doute.

— Posez vos sacs, dit-il en désignant le sol près de la porte. On vous prépare tout ça.

— Super ! lance Philippe en s'exécutant. On va manger et on revient.

Aussitôt dit aussitôt fait. Les voilà repartis. Vers le centre du village cette fois.

Lorsqu'ils se présentent à nouveau dans l'arrière-salle de la boulangerie, une heure et demie a passé et leur estomac est lesté d'une bonne tartiflette accompagnée de salade verte et d'un verre de vin blanc de Seyssel. Un seul, parce qu'il y a la remontée vers le refuge au menu de l'après-midi. Sous une chaleur particulièrement étouffante. Pour ne pas dire orageuse. Pourtant, Pierre et Philippe ont consulté la météo le matin même. Aucune perturbation notable n'était annoncée.

— Je vous ai tout mis dans des sacs en plastique à peu près étanches, précise le boulanger. Et si j'étais vous, je tarderais

pas : à mon avis, on va s'en prendre une belle sur le coin de la tronche.

12 – 11 juillet 2010

Serviable, le boulanger a soulevé les sacs à dos à la bonne hauteur pour qu'ils puissent facilement en passer les bretelles. Lorsqu'il a lâché le sien, Julie a bien cru qu'elle allait tomber en arrière, étant donné le poids de l'engin.

Je vais jamais arriver à porter ce truc jusque là-haut !

Pourtant, elle n'a rien dit. L'homme l'impressionnait. Et puis, le sac de son père était déjà deux fois plus grand, elle n'avait pas envie de passer pour une gamine incapable. On a sa fierté, à 18 ans. Tout, plutôt que de reconnaître face à un inconnu qu'on ne se sent pas à la hauteur !

Les mains fermement agrippées aux bretelles de son sac, la jeune fille a donc pris sur elle pour suivre son père d'un pas apparemment léger (enfin, le plus possible !) jusqu'à la sortie du village. Mais lorsqu'il a fallu entamer vraiment la montée, le découragement s'est emparé d'elle. Bien aidé par le repas, pas particulièrement digeste, qu'elle avait pourtant elle-même réclamé.

Devant, Philippe marche d'un pas lent et assuré. Il est chargé comme un mulet : une vingtaine de kilos sur le dos. Il a beau faire du sport régulièrement, il n'est pas habitué à ce genre d'exercice. Alors, il s'économise, concentré sur ses pieds : avec un chargement pareil, le moindre déséquilibre, le moindre caillou qui roule sous la chaussure peut entraîner la chute ou un mauvais tour de reins.

Quand il réalise qu'il n'entend plus Julie derrière lui et se retourne, c'est à peine s'il l'aperçoit. Elle s'est arrêtée au niveau d'un rocher, sur lequel elle a pu poser son sac sans le décharger de ses épaules, et elle boit de l'eau. La façon dont elle se cramponne aux bretelles lorsqu'elle redémarre n'augure rien de bon pour la suite. Manifestement, elle est déjà épuisée.

Philippe attend qu'elle le rejoigne. Il sait qu'il n'y a rien de

plus démoralisant que de se trouver toujours loin derrière lorsqu'on a déjà du mal à avancer.

Une brise qui se lève, frappant la sueur qui coule entre ses omoplates, le fait tressaillir. Il regarde le ciel. Fronce les sourcils. Cette teinte laiteuse ne lui dit rien qui vaille. Et si le boulanger avait raison ? Après tout, il connaît la montagne. Comme tous les gens qui vivent ici à l'année, il reconnaît les signes annonciateurs d'intempéries.

Il faut absolument qu'on arrive au refuge avant la pluie, si elle arrive...

— Ça va ? demande-t-il à Julie lorsqu'elle le rejoint.

La jeune fille se contente de hocher la tête en passant devant lui sans s'arrêter. Manifestement, non, ça ne va pas fort. Mais elle s'accroche. C'est déjà ça ! Son père fait mine de la croire et se cale sur son rythme.

À ce train-là, on n'est pas arrivés...

Julie serre les dents. Ce n'est que la deuxième fois qu'elle parcourt ce chemin, mais même si elle n'en connaît pas encore tous les recoins, elle sait qu'ils sont loin, très loin d'être arrivés. S'ils ont fait le tiers du trajet, c'est un maximum. Encore deux tiers. Au moins deux heures. Sûrement plus, parce qu'ils vont moins vite que la dernière fois. Rien que d'y penser, elle se sent gagnée par le découragement.

Côte à côte, tous deux gagnent pourtant du terrain. Ils n'échangent aucune parole : pas de souffle à perdre. La jeune fille a le regard rivé sur ses pieds : le porter plus loin ne fait que lui laminer le moral. Son père, au contraire, observe le ciel avec inquiétude. La brise est devenue plus présente. Il y a un je-ne-sais-quoi d'électrique dans l'air. Une odeur particulière. Quelque chose se prépare.

Quelque chose qu'ils ne vont certainement pas aimer.

13 – 11 juillet 2010

Lorsque le premier coup de tonnerre retentit au loin, Julie ne réagit même pas. À vrai dire, elle n'a pas entendu. Elle est tellement dans son effort que son cerveau n'est plus capable d'appréhender ce qui se passe autour d'elle. Philippe la regarde du coin de l'œil : il est surpris de son absence de réaction. Mais bon... Au moins, elle ne s'inquiète pas !

Lui s'inquiète pour deux et c'est largement assez.

Il surveille aussi sa montre. Plusieurs minutes passent sans qu'aucun grondement ne vienne troubler le calme de la montagne. Peut-être vont-ils échapper à l'orage, finalement ? Ce genre de chose peut être tellement localisé !

— J'en peux plus, lance tout à coup la jeune fille en s'arrêtant net. J'arriverai jamais à aller jusqu'au bout. C'est trop lourd.

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes ?! s'alarme son père. Julie secoue la tête, les larmes aux yeux.

— Je t'assure, je vais pas y arriver. Il faut qu'on fasse une pause. Une vraie.

Philippe la regarde. C'est vrai qu'elle a l'air épuisée. C'est vrai aussi qu'il a insisté pour qu'ils ne s'arrêtent jamais plus de quelques secondes. Le temps de boire un peu, pas plus. Mais là...

— Ce n'est pas possible. Le temps est en train de tourner. Il faut qu'on arrive le plus vite possible. Ce n'est pas s'arrêter qu'il faut, mais accélérer !

Cette fois, les larmes débordent des yeux de Julie. Elle secoue frénétiquement la tête.

— Accélérer ! Mais comment veux-tu que j'arrive à accélérer ? J'arrive même plus à avancer.

Philippe la prend par les épaules et plonge son regard dans

le sien.

— Julie, regarde-moi. Écoute-moi bien : si tu penses que tu ne peux plus avancer... arrête de penser !

Sa fille continue de secouer la tête. Impossible de s'arrêter. Arrêter de penser... Non, mais, quelle idée ! Comme si c'était si facile ! Comme si...

— Julie, reprend Philippe, tu peux trouver des forces au fond de toi. Je t'assure ! Il y en a toujours. De toute façon, enchaîne-t-il avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche, on n'a pas le choix : l'orage arrive.

Et comme pour souligner ses paroles, un éclair zèbre le ciel juste au-dessus d'eux.

Cette fois, la jeune fille sursaute. Ses yeux s'agrandissent. Elle déglutit difficilement, hoche la tête et reprend sa marche. Tout son corps lui crie pourtant de rester sur place. Mais elle a compris l'urgence de la situation. La perspective d'essayer un orage alors qu'ils sont isolés au milieu de nulle part et au plus près des sommets la fait frémir.

Arrête de penser, se répète-t-elle. Avance.

Un pas après l'autre, arrimée aux bretelles de son sac à dos comme à un radeau de survie, elle progresse. Ferme tous ses sens à la douleur qui se propage en elle, de ses pieds meurtris à ses épaules ankylosées en passant par ses cuisses en feu. Arrêter de penser. Trouver des forces là où il n'y en a plus. Avancer coûte que coûte. Le tonnerre qui s'est mis à gronder à intervalles de plus en plus courts est le meilleur des encouragements.

Le plus terrifiant aussi.

À ses côtés, Philippe n'arrête plus de parler. Il détaille le chemin devant eux, l'encourage lorsque la pente devient plus raide, la félicite dès qu'ils ont dépassé un repli de terrain. Il n'en parle pas, mais il compte les secondes entre les claquements qui résonnent et les éclairs qui lacèrent les nues. Elles sont de moins en moins nombreuses.

Quand la première goutte s'écrase sur son front, ils n'ont pas encore atteint la crête de la combe où se niche le lac, mais

ils peuvent la voir. Elle est là, en point de mire, devant eux.
Accessible.

— Allez, Julie, on y est presque !

14 – 11 juillet 2010

Repliée sur sa douleur, les muscles raidis par l'effort et l'acide lactique, la jeune fille ne répond rien. Il y a longtemps qu'elle n'ose même plus lever la tête pour estimer la distance qui les sépare du point culminant de leur trajet. Elle espère juste que son père ne sous-estime pas l'effort qu'il leur reste à fournir... et que la pluie ne va pas trop s'intensifier : les vivres qu'ils rapportent ont bien été mis dans des sacs en plastique, et leurs sacs à dos recouverts d'une protection imperméable, mais tout cela ne sera pas efficace *ad vitam aeternam*.

Las, ses espoirs sont très vite douchés, au sens figuré comme au sens propre : en quelques minutes, c'est un vrai déluge qui s'abat sur eux. La pluie lui fouette le visage, l'obligeant à garder les yeux à demi fermés. Ils évoluent désormais à l'ombre d'un ciel gris acier ; la clarté lumineuse de l'après-midi a laissé place à une quasi-pénombre angoissante rayée d'éclairs.

Arrête de penser. Avance.

Un craquement sinistre la fait soudain sursauter : à quelques pas d'eux, un arbre vient d'être frappé par la foudre. Cette fois, c'en est plus qu'elle ne peut supporter. Elle se fige, les yeux écarquillés, indifférente aux griffures de l'eau, tremblante de la tête aux pieds. Elle n'entend même pas Philippe qui s'adresse à elle. Pourtant, ce n'est pas faute de crier.

— Julie ! Viens ! Avance ! On y est presque !

Rien n'y fait. La jeune fille est ailleurs. Déconnectée d'une réalité trop violente pour elle. En état de sidération totale.

Son père l'attrape par les épaules, la secoue jusqu'à ce qu'il arrive à accrocher son regard.

— Julie ? Il faut y aller, ma grande ! On ne peut pas rester là. On y est presque. Juste après la crête, il y a un abri en

pierres. Ou pourra y attendre que tout ça se calme. C'est bon ? Tu me suis ?

Devant l'air d'incompréhension totale qu'elle affiche, il insiste.

— Julie ? Tu dois me suivre. Tu m'entends ? On va pouvoir s'abriter, mais il faut avancer encore un peu.

Et comme le regard de sa fille dévie en direction de l'arbre éventré, il saisit son menton.

— Julie, regarde-moi ! On y va, maintenant !

Cette fois, elle cligne des yeux et hoche imperceptiblement la tête. Philippe s'empare de sa main et l'entraîne à sa suite, la protégeant autant que possible de la pluie qui continue à les fouetter.

Arrête de penser. Avance.

La jeune fille réalise tout à coup qu'elle claque des dents. Le froid ? Non. Même si la température a chuté, elle reste plutôt douce. C'est autre chose. La peur ? Sans doute. Mais pas seulement. La sensation de se trouver aux marges de la folie s'empare d'elle. Surtout, ne pas y succomber ! Elle s'agrippe à la main de son père et s'arc-boute face à la pente. Il a dit qu'ils allaient pouvoir se mettre à l'abri. Elle ne voit vraiment pas où, mais elle le croit. Elle veut le croire. Il a forcément raison. Il DOIT avoir raison. Sinon...

— Regarde ! lance Philippe en tendant son bras. On est à la crête. L'abri est juste là !

C'est une construction minuscule, à demi enterrée. Pas étonnant qu'elle ne l'ait pas remarquée auparavant. Pour y pénétrer, il faut se plier en deux. Et une fois à l'intérieur, il n'y a pas d'autre solution que de s'asseoir sur le rocher taillé qui fait office de banc. Plus spartiate, c'est impossible. Mais en comparaison de ce qui se passe à l'extérieur, ce petit mètre carré providentiel a tout du confort quatre étoiles.

Ils y sont au sec et à l'abri de la foudre. Cela n'a pas de prix.

15 – 11 juillet 2010

La main de sa fille toujours dans la sienne, Philippe ferme les yeux, submergé par le soulagement. Ils ne sont pas encore arrivés à destination, mais le pire est derrière eux. Le plus gros de l'orage aussi : si la pluie ne diminue pas encore, le tonnerre semble s'éloigner. Jamais il n'avait ressenti aussi fort ce sentiment de responsabilité envers quelqu'un d'autre. Il aura fallu que Julie atteigne les 18 ans pour qu'il comprenne, au plus profond de lui-même, à quel point il tient à elle. Et qu'il serait prêt à tout, jusqu'à donner sa propre vie, pour sauver la sienne.

Si l'un de nous deux doit y rester, que ce soit moi ! s'est-il surpris à penser pendant ce laps temps interminable où il lui a semblé qu'elle avait perdu la raison.

À côté de lui, elle tremble comme une feuille. Le contrecoup de la peur, sans doute : la foudre n'est vraiment pas tombée loin. Pendant un instant, Philippe a bien cru sa dernière heure arrivée, lui aussi.

— Ça va aller, dit-il en resserrant sa poigne sur la main de sa fille.

Un hochement de tête muet lui répond, puis Julie se rapproche, posant leurs mains jointes sur sa cuisse, s'agrippant de l'autre à son bras. Petit à petit, sa respiration retrouve un rythme normal. Ses tremblements ralentissent puis disparaissent.

Devant eux, la pluie continue de frapper le sol, mais elle ne rebondit plus jusqu'à eux.

Enfin, un rayon lumineux se fraie un chemin entre les nuages. Le pied d'un arc-en-ciel apparaît dans leur champ de vision limité. Et puis un dernier coup de vent semble balayer tout souvenir de la tempête qu'ils viennent d'essayer.

Encore quelques minutes à attendre, cuisse contre cuisse, les mains toujours crispées l'une dans l'autre, puis Philippe

s'extrait de leur abri de fortune.

Julie le suit aussitôt et les voilà debout, côte à côte, surplombant le lac et le refuge. L'air, lavé de toutes les poussières qui pouvaient l'encombrer, est d'une pureté virginale. Le côté opposé de la combe semble être à portée de main. Un groupe de chamois s'y dessine : eux aussi prennent le pouls du monde après ces soubresauts. Dans cet instant suspendu, c'est comme si humains et animaux étaient connectés. Unis dans la même expérience de leur vulnérabilité.

— On y va ? demande Philippe.

— Oui.

Et ce simple tout petit mot le remplit de joie : c'est le premier qu'elle prononce depuis... Depuis avant tout ça.

Désormais, le refuge est en vue. Portée par l'enthousiasme, Julie se surprend à accélérer le pas.

— Fais attention, la retient son père. Ça glisse et on est chargés.

À peine a-t-il terminé sa phrase que le pied de la jeune fille ripe sur une pierre humide. Philippe la retient par le bras et finalement, c'est main dans la main qu'ils continuent leur descente, plus prudents que jamais.

Lorsqu'ils arrivent en bas des marches, la porte s'ouvre sur un Pierre qui ne cache pas son soulagement.

— Pas fâché de vous revoir entiers ! Ça a cogné, hein ? La foudre a dû tomber pas loin.

Philippe acquiesce.

— Sur un arbre, un peu avant la crête. On était juste à côté.

— Merde. Ça va ? Pas trop secoués ?

Julie passe devant lui sans un mot. Secouée ? Évidemment qu'elle l'est ! Quelle question à la con...

Les deux hommes échangent un haussement d'épaules fataliste. La vie en montagne, c'est cela : être soumis à la nature en permanence. On n'a pas d'autre choix que de faire avec.

— Le pain va sûrement être trempé, déclare la jeune fille après avoir posé son sac à dos sur la grande table en bois de la pièce principale.

— On se débrouillera, fait Pierre. Ce qui compte, c'est que vous soyez sains et saufs.

16 – 27 juillet 2010

Pour la dernière fois, Philippe et Julie ont assuré le service du repas au refuge. Leurs sacs à dos sont prêts. Le temps de faire leurs adieux à Pierre et ils vont quitter les lieux. Redescendre dans la vallée, puis à Annecy. Ce soir, tard, ils seront à Paris.

— Merci pour le coup de main, fait Pierre en leur donnant l'accolade. Vous m'avez vraiment rendu service. On se revoit l'année prochaine ?

— Avec plaisir ! répond Philippe.

— Sans moi, complète Julie. C'est chouette, ici, mais je crois que j'ai été vaccinée, conclut-elle dans une grimace.

— Je comprends. Mais si tu changes d'avis...

La jeune fille fait la moue en se détournant et empoigne son sac à dos. Celui-ci lui paraît bien léger. Rien à voir avec les chargements de nourriture qu'elle a rapportés du Petit-Bornant à plusieurs reprises. Elle aura peut-être bien gagné du muscle, dans cette histoire !

Arrivés à la crête, tous deux se retournent pour jeter un dernier coup d'œil à la combe éclairée par le soleil. Dans le silence, un long bêlement retentit. Comme un au revoir. Julie prend une longue inspiration, puis se tourne résolument vers la vallée. Elle ne s'est pas transformée en montagnarde en trois semaines, mais son pas a acquis de l'assurance. Malgré ses chaussures inadaptées, elle est bien plus stable sur ses appuis.

En passant près de l'arbre déchiré par la foudre, père et fille échangent un regard, mais aucun ne dit mot. Pas envie de se replonger dans ce moment de pure frayeur.

Au Petit-Bornand, ils se rendent à nouveau au chalet de l'ami de Pierre. C'est lui qui va les amener à Annecy.

Julie s'affaire à transvaser le contenu de son sac à dos dans sa valise. Les vêtements qu'elle retrouve dans cette dernière lui

donnent l'impression d'émerger d'un autre monde. Se peut-il vraiment qu'elle ait eu l'idée d'emporter tout cela ? Après avoir troqué son short contre un jean faussement délavé, elle a l'impression d'avoir enfilé un déguisement. Ces trois semaines l'auront marquée bien plus que prévu.

Pendant le trajet en voiture, elle se laisse aller à rêvasser, ne tendant qu'une oreille plus que distraite à la conversation des deux hommes qui l'accompagnent. Une part d'elle regrette de quitter cet endroit. Une petite part. La plus grande a acquis une certitude : celle d'être citadine à cent pour cent. Effleurer la montagne le temps d'une visite, d'accord, mais pas plus. Elle n'est pas adaptée à cet environnement.

Le rire de son père la ramène à l'instant présent. Elle observe son profil. S'il y a une autre certitude qu'elle retire de ce séjour, c'est bien qu'elle peut compter sur lui.

Je crois que je commence à comprendre ce que maman a pu lui trouver.

Sentant sans doute son regard sur lui, Philippe se retourne. Lui sourit.

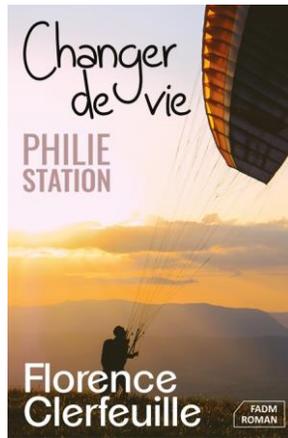
— Avant le train, on boit un verre. Ça te dit ?

La jeune fille acquiesce d'un hochement de tête. Elle ne peut pas parler : une bouffée d'amour lui compresse la poitrine. Ah, elle s'en souviendra, de l'été de ses 18 ans ! Et pas seulement parce qu'elle a littéralement vu la foudre tomber. Plutôt parce que maintenant, elle sait qu'avec son père, c'est à la vie à la mort.

Enfin, pas au point de l'accompagner à nouveau au refuge l'année prochaine !

FIN

Tu veux retrouver Julie et Philippe douze ans plus tard ? Alors, achète *Changer de vie*, le tome 1 de *Philie Station*.



Faire face au vertige de la métamorphose...

Julie se morfond dans son agence de communication parisienne : son cerveau est aux abonnés absents. Son père Philippe, en revanche, s'éclate, dans son travail comme dans les airs, en Haute-Savoie.

Alors qu'elle lui rend visite, un accident fait tout chavirer.

Tirillée entre son père en souffrance et l'impérieuse nécessité de changer de vie, Julie trouve en Éric un partenaire improbable.

Mais rien ne se passe jamais vraiment comme prévu...

Si le sujet de la relation père-fille et la difficulté de s'accepter tel que l'on est vous parlent, embarquez dans *Philie Station* !

Le tome 2 sera publié fin 2022 😊

Pour suivre l'auteurice

Son site Internet :

<https://florencia-clerfeuille.com/>

Sa page Facebook :

<https://www.facebook.com/fclerfeuille>

Son compte Instagram :

<https://www.instagram.com/florencia.clerfeuille/>

Son compte TikTok :

<https://www.tiktok.com/@florencia.clerfeuille>

Mais tu peux aussi lui envoyer un e-mail à l'adresse suivante : auteur@florencia-clerfeuille.com ; elle se fera un plaisir de te répondre 😊